

**Metin
Arditi**

Prince d'orchestre

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Alors que chaque concert lui vaut un triomphe et qu’il se trouve au sommet de sa gloire, le chef d’orchestre Alexis Kandilis commet une indélicatesse dont les conséquences pourraient être irrémédiables. Sa réputation est ébranlée. Aux déceptions et revers qui s’ensuivent il oppose la certitude de son destin d’exception. Mais les blessures les plus anciennes se rappellent à son souvenir. L’insidieux leitmotiv des *Kindertotenlieder* – *Les chants des enfants morts* – de Gustav Mahler lui chuchote sans répit le secret qu’il voudrait oublier. La chute est inexorable. Seules l’amitié ou la confiance de quelques proches semblent l’ouvrir à une autre approche de son talent, susciter en lui un homme nouveau, dont la personnalité glisserait de la toute-puissance à la compassion, de l’arrogance à l’empathie profonde. Se dessine peut-être une métamorphose...

Roman haletant, parcours exalté, bouleversé par les véhémences de la musique, *Prince d’orchestre* est aussi une réflexion sur la part d’imprévisible que contient toute existence, sur la force du hasard et les abîmes de la fragilité humaine, sur les souffrances que convoque, apaise, et souvent transcende l’inépuisable fécondité de l’art.

METIN ARDITI

Né en 1945 à Ankara, Metin Arditi vit à Genève. Il préside l'Orchestre de la Suisse romande et la fondation Les Instruments de la Paix-Genève. Son œuvre, publiée chez Actes Sud, comprend notamment La fille des Louganis (2007 ; Babel n° 967), Loin des bras (2009 ; Babel n° 1068) et Le Turquetto (2011).

DU MÊME AUTEUR

MON CHER JEAN... DE LA CIGALE À LA FRACTURE SOCIALE, essai, Zoé, 1997.

LE MYSTÈRE MACHIAVEL, essai, Zoé, 1999.

NIETZSCHE OU L'INSAISSABLE CONSOLATION, essai, Zoé, 2000.

LA CHAMBRE DE VINCENT, récit, Zoé, 2002.

VICTORIA-HALL, roman (prix du Premier Roman de Sablet 2004), Pauvert, 2004 ; Babel n° 726.

DERNIÈRE LETTRE À THÉO, roman, Actes Sud, 2005.

L'IMPRÉVISIBLE, roman (prix des Auditeurs de la Radio suisse romande 2007 ; prix des Lecteurs FNAC Côte d'Azur 2006), Actes Sud, 2006 ; Babel n° 910.

LA PENSION MARGUERITE, roman (prix Lipp 2006), Actes Sud, 2006 ; Babel n° 823.

LA FILLE DES LOUGANIS, roman (prix Version Femina Virgin Megastore 2007 ; prix Ronsard des lycéens et prix de l'Office central des bibliothèques 2008), Actes Sud, 2007 ; Babel n° 967.

LOIN DES BRAS, roman, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1068.

LE TURQUETTO, roman (prix Jean Giono, prix Page des Libraires, prix Alberto Benveniste, prix Casanova, prix Culture et Bibliothèques pour tous), Actes Sud/Leméac, 2011.

© ACTES SUD, 2012

ISBN 978-2-330-01329-5

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2012

pour la publication en langue française au Canada

ISBN 978-2-7609-0835-2

METIN ARDITI

Prince d'orchestre

roman

ACTES SUD

à Antoine

La vida es polvo y el destino viento.

La vie est poussière et le destin vent.

FRANCISCO TAMAYO

PROLOGUE

Le dimanche 15 août 1998, aux alentours de midi, un homme se défenestra du cinquième étage d'un immeuble situé place du Cirque, à Genève.

Dans la cuisine de l'appartement qu'il habitait, les policiers trouvèrent le corps de deux femmes. L'une, au teint mat, gisait sur le dos, le bas du visage rouge de sang, la bouche ouverte dans une grimace étrange.

L'autre était une blonde de forte stature. Elle aussi avait la bouche ouverte. Sur son chemisier maculé de rouge, les policiers trouvèrent un morceau de chair qui avait la forme d'un petit losange.

PREMIÈRE PARTIE

Avril 1997

23 avril

Ce serait un triomphe.

Alexis Kandilis le savait.

Il dominait tout. Les instruments. La musique. Ce que les gens allaient ressentir, penser... Tout.

Dans la salle bondée, mille huit cents personnes retenaient leur souffle, impatientes, déjà, de pouvoir dire plus tard : "C'était un concert inouï."

Tout était en place. Au millimètre.

L'attaque se ferait avec les bois et les cuivres. Bassons, cors, trombones... Alexis Kandilis balaya leurs pupitres du regard. Les musiciens étaient figés, dans l'attente, les yeux rivés sur lui, prêts à bondir. Impatients de le suivre. Dans dix ans, dans quinze ans, ils raconteraient encore, avec dans la voix un tremblement : "Tu te souviens du concert avec Kandilis ? On avait commencé avec l'ouverture de *La force du destin*. C'était génial !"

Il lança un coup d'œil aux autres pupitres : premiers et seconds violons sur sa gauche. Un peu plus haut, les harpes. Au centre, flûtes-clarinettes-hautbois. Sur trois gradins : timbales, percussions, tuba. À droite, les cordes graves : altos, violoncelles, contrebasses...

Il laissa passer quelques secondes. Puis quelques-unes encore. Histoire d'exacerber l'impatience des

spectateurs. De rendre leur émotion plus intense. Leur plaisir plus aigu.

Enfin il tendit les deux bras vers l'avant, attendit un instant encore, et d'un geste court abaissa la main droite. Sa baguette fendit l'air, se figea, remonta lentement, et les vents attaquèrent :

Mi mi mi

Ils devaient reprendre la note après un temps d'arrêt pour lequel la partition indiquait *fermata*. Par ce mot, le compositeur donnait au chef d'orchestre la liberté de fixer la durée de la pause. Alexis laissait toujours passer un temps long. Étiré. Audacieux, comparé à celui pratiqué par les autres grands chefs.

Il respira profondément, puis expira en comptant jusqu'à cinq, lentement.

Une éternité.

Le concert démarrait à la perfection.

Les vents reprirent la mélodie du premier thème :

La si do mi

La si do mi

La si do mi fa fa

Il n'avait joué que trois mesures et déjà l'angoisse était partout. *La force du destin* imposait sa marque : la terreur.

Le public attendait la suite. Il l'exigeait. Il mourait d'envie de l'entendre. Kandilis le sentait, qui lui disait : "Je suis à toi ! Prends-moi ! Emmène-moi dans ton monde. Celui du succès éclatant, de la gloire et de la

grande musique. Un monde où je pourrai m'admirer. Me consoler. Un monde où, le temps d'un concert, la vie me paraîtra plus belle. Un monde où je me sentirai plus digne."

Montée de deux octaves, en *forte* :

Mi fa sol si fa fa

Troisième thème. Violons *pianissimi*. Sons filés. Impeccables.

Tout l'orchestre. Cordes, vents, harpes, percussions...
Andante.

Le public accueillait les airs de *La force du destin* avec gratitude. Il en guettait chaque note, comme un enfant guette la fin d'une histoire entendue cent fois, sachant par avance que la chute sera celle de la fois précédente, qu'il en sortira apaisé, rassuré, et qu'alors son bonheur sera complet.

L'émotion que ressentait Kandilis était d'une autre nature. Une émotion feinte, qu'il avait appris à mimer avec talent.

Et comment aurait-il pu en être autrement ? Mêmes pièces jouées et rejouées. Mêmes grandes salles. Mêmes solistes. Grand répertoire repris, répété, resservi. *Boléro* de Ravel... *Cinquième concerto pour piano* de Beethoven... *Adagietto* de la *Cinquième* de Mahler... Tous ces morceaux l'avaient bouleversé. Remué. Ému aux larmes. Mais c'était il y a si longtemps...

Il n'en pouvait plus, de l'*adagietto*, du *Boléro* et du reste.

Mais il y avait la gloire, l'argent, la facilité extrême. Alors il poursuivait.

Manque d'ensemble sur l'attaque des premiers violons.

Un regard, presque rien, et les voilà unis.

Presto très dramatique.

Flûtes, clarinettes, hautbois.

Moyen. Sauf la flûte.

Exceptionnelle...

Un Russe, paraît-il. Il l'avait remarqué dès la première répétition. Un regard d'une acuité impressionnante. Et ce son... La voix d'un ange.

Allegro brillante, tout l'orchestre.

Bien.

Le morceau avait beau ne durer que sept minutes, il se conclurait par un triomphe.

De toute façon, c'était toujours un triomphe. Quoi que fassent l'orchestre ou le soliste. La semaine précédente, il avait dirigé le London Symphony au Barbican, à Londres. En fin de première partie, la Dettoni avait chanté *Bérénice* de Haydn. Une voix vieillie, fatiguée, tendue... Des aigus horribles ! Il avait rattrapé les failles de la soprano en finesse. La fluidité et la beauté qui manquaient à sa voix, il les avait mimées. Par le geste, le sourire, aussi. Grâce à cet air d'émerveillement qu'il savait si bien feindre et qui disait à la salle : "Cette voix est une rareté, croyez-moi !"

Le concert s'était terminé par une ovation debout. Le surlendemain, Jack Masri, le critique musical du *Financial Times*, avait conclu sa chronique par ces mots : "De tous les chefs qui sillonnent les grandes salles symphoniques, Alexis Kandilis nous apparaît comme le seul à être à la fois si précis et si lyrique, si élégant, aussi, le seul qui soit capable d'interpréter de façon aussi personnelle les monuments du grand répertoire."

L'attaque du hautbois solo désempara Alexis. D'un coup il se trouva plongé dans le souvenir d'un autre

concert. Celui qu'il avait donné trois semaines plus tôt à New York, au Lincoln Center.

Il se sentit faiblir. Il fallait qu'il se reprenne. Dans l'instant.

Violons, *pianissimi*...

Mais ce fut sans succès. Il continuait de diriger *La force du destin*, mais sa pensée était ailleurs. Au concert de New York :

Do ré sol la
Si do fa

C'était l'attaque du hautbois, au début du premier chant. Des notes déchirantes qui depuis trois semaines revenaient en ritournelle et le hantaient :

Do ré sol la
Si do fa

Il aurait dû dire à Ted : “*Les chants des enfants morts*¹ ne font pas partie de mon répertoire, point final !” Voilà ce qu'il aurait dû dire.

Attaque des cuivres.

Mais la vanité l'avait emporté...

“Fischer-Dieskau !”, lui avait lancé Ted. “Tu te rends compte ? Les *Kindertotenlieder*, toi, le New York Philharmonic, et Fischer-Dieskau ! Vous récrierez l'histoire de la musique, mon Alexis !”

1. Les *Kindertotenlieder*, de Mahler.

Il fallait quitter ce souvenir très vite ! À l'instant même !

Il décida de repenser au concert du Barbican. La Dettoni et ses décolletés... On aurait dit qu'elle ne pouvait pas chanter une note sans montrer la moitié de sa poitrine... Une fin de carrière pathétique. Il avait passé un sacré savon à Sonia. La prochaine fois, il le dirait lui-même aux responsables du Barbican. S'ils voulaient casser les oreilles de leur public, ils pouvaient prendre la Dettoni autant qu'ils le voulaient ! Mais sans lui !

Enfin... Tout cela n'avait aucune importance. Sa grande affaire, maintenant, c'était le Beethoven 16. Le coffret du siècle... La gloire absolue. Sans partage.

Violons, *pianissimi*. Flûte solo...

Sublime... Cette présence...

À nouveau le concert de New York lui revint à l'esprit. Fischer-Dieskau avait rendu les *Chants* avec une humanité infinie :

Die Sonne, sie scheinet allgemein

Le soleil luit pour tout le monde

Des mots auxquels Alexis ne voulait plus penser. Des mots que sa mère avait répétés durant des années. *O ilios lambi ya ollous*. Le soleil luit pour tout le monde. Puis elle ajoutait dans un soupir : *Ala ohi ya mas...* Mais pas pour nous...

Le souvenir de son premier *Chant des enfants morts* lui revint en mémoire. C'était au début de ses années de conservatoire. Quel âge devait-il avoir ? Vingt ans,

vingt et un au plus. Son professeur de composition lui avait donné une place pour un concert “tout Mahler” au Victoria Hall. En première partie, l’Orchestre de la Suisse romande donnait *Les chants des enfants morts*, interprétés par Hermann Prey.

La beauté des cinq chants l’avait bouleversé. À l’entracte, il avait trouvé leur traduction dans le programme. Le premier poème commençait ainsi :

*Maintenant le soleil va se lever dans sa clarté
Comme si nul malheur la nuit n’était arrivé
Le malheur n’est arrivé que pour moi seul
Le soleil luit pour tout le monde*

C’étaient les mots mêmes de sa mère : *Le soleil luit pour tout le monde*.

Il avait quitté le Victoria Hall en larmes.

Enfin... Tout cela, c’était le passé.

Malgré tout, il n’aurait pas dû diriger les *Kinder-totenlieder*. Ni avec Fischer-Dieskau, ni avec personne.

Ce qui lui importait, maintenant, c’était d’obtenir le B16. Et il l’aurait ! Bien sûr qu’il l’aurait !

Il lança les cuivres. Grand *crescendo* rutilant. Reprise des violons *pianissimi*.

Rien à dire.

Il conclut le finale en majesté : coup de baguette vers le haut sur le *mi* majeur, suivi d’une immobilité totale.

La salle explosa. À peine sept minutes de musique et le public hurlait son enthousiasme comme s’il avait dirigé toute une symphonie.

Il abaissa le bras d’un mouvement lent et resta les yeux au sol durant plusieurs secondes avant de se tourner vers la salle.

Les hourras redoublèrent.

Ils auraient été identiques s'il avait dirigé un orchestre amateur. Le héros de la salle, c'était lui.

Maintenant, il se sentait en paix.

Il inclina la tête avec humilité, se redressa et serra la main du premier violon solo pendant qu'il le complimentait de façon marquée. Pour que la salle sente bien que ce qui s'était passé était hors norme. Qu'elle venait de vivre un événement extraordinaire...

Enfin il fit un large geste du bras droit, baguette serrée contre la paume, pour inviter l'orchestre à se lever.

Gestes. Mimiques. Hourras.

La routine.

Il se tourna à nouveau vers le public et le remercia par de petits gestes de la tête, d'abord sur sa gauche puis le long des loges, après quoi il balaya le fond de la salle, là où les places étaient les moins chères, retrouva les loges sur sa droite, et termina son parcours de courtoisie en s'arrêtant sur la loge présidentielle.

Ils étaient tous là. Charlotte, Pierre, sa mère, Rose Neri, Ted, Sonia, Giulia, la photographe... Et Donald, aussi, le biographe, caché en troisième rang de loge.

Il chercha le regard de sa mère. Elle avait déjà les yeux sur lui et hochait la tête en souriant. Elle semblait apaisée, elle aussi.

Il lui sourit en retour, déplaça son regard vers Charlotte, et d'un coup se sentit chavirer. Là, au premier rang de la loge adjacente, est-ce que ce n'était pas Lenny ? Mais bien sûr ! C'était Lenny ! Lenny Sarnoff ! Son aîné à l'institut Alderson !

Qu'est-ce qu'il faisait là ?

Au même instant, il vit Charlotte se tourner vers Lenny et lui glisser quelques mots à l'oreille par-dessus la petite paroi rouge qui séparait les deux loges. Lenny

l'écoula attentivement, puis sourit, acquiesça d'un mouvement de tête, et Charlotte sourit à son tour.

Qu'est-ce que Lenny fichait là ?

Il descendit brusquement du podium, quitta le plateau et tomba sur Aldo Neri qui attendait en coulisse, violon à la main.

— Ça a bien marché, bravo, lui lança Neri.

— Correct, sans plus ! lança Alexis, le visage fermé.

Un benêt, cet Aldo Neri.

Il entra dans sa loge en trombe. Que cherchait Lenny au Victoria Hall ? Il imagina la scène. Lenny qui téléphone à la maison, tombe sur Charlotte, et cette dinde s'empresse de l'inviter en minaudant : "Vous ne *pouvez* pas savoir quel plaisir il aura de revoir un ancien de l'Institut. Si si, je vous assure ! Et son biographe qui est aussi à Genève ! Ce serait for-mi-daaable que vous lui racontiez quelques anecdotes sur Alexis, lorsqu'il était en internat ! Vous savez que lui n'aime pas en parler ? Vous êtes aussi comme ça ?"

Il avait épousé une crétine.

Dans l'immédiat, son problème, c'était Lenny... Il ne fallait pas qu'il parle.

Il dirait à l'un des garçons de scène de le faire venir dans sa loge pendant l'entracte.

Qu'est-ce qu'elle avait bien pu raconter à Lenny pour se rendre intéressante ? La veille, elle avait ouvert ses cartons à Donald. Elle les appelait ses "archives". Le plus volumineux contenait des coupures de journaux ou de magazines. Dans les trois autres, elle rangeait les photos de famille, les tirages des agences de presse, et les photos officielles d'Alexis.

Il la revit en train de donner ses explications à ce brave Donald, avant de lui lancer, comme une sottise : "J'imagine que vous trouverez de quoi vous inspirer,

dans tout ça !” On aurait dit une châtelaine qui parle à son palefrenier.

Sur le plateau, les garçons de scène avaient décalé les rangs des premiers violons.

L’intendant se tourna vers Alexis :

— Vous pouvez y aller.

Alexis fit signe à Aldo Neri de passer devant lui et ils se dirigèrent vers l’avant-scène en se fauflant entre les premiers et les seconds violons. Les musiciens se levèrent et à nouveau la salle applaudit.

Alexis bondit sur le podium, prit position, bras tendus, et leva le regard au plus haut des gradins. Le timbalier avait les yeux fixés sur lui. C’était un remplaçant que l’orchestre avait fait venir de Vienne. En première répétition, il avait émis un son à la viennoise, très sourd. “Pensez à ceux qui sont au fond de la salle !”, lui avait lancé Alexis depuis le podium. Mais rien n’y avait fait. Au début de la prégénérale, il s’était rendu à ses côtés et lui avait pris ses baguettes des mains avant de les soupeser :

— Vous n’en avez pas d’autres de même taille ? À tête plus lourde ?

— Non...

— Essayez celles-ci, avait demandé Alexis en choisissant sur le râtelier du timbalier une paire à tête de flanelle, plus petite.

L’autre s’était exécuté, puis avait murmuré d’un air hésitant :

— Le son est un peu dur, il me semble...

— À vous oui, avait rétorqué Alexis d’une voix blanche. À moi qui suis à dix mètres de vous, non, Et au public qui se trouve à vingt-cinq mètres, encore moins.

Maintenant, il fallait le rassurer. Alexis le regarda, hocha la tête et d’un petit geste sec donna le départ. Le musicien attaqua.

Cinq coups en *ré*.

Il s'en sortait bien.

Enchaînement. Bois, bassons, clarinettes, hautbois.

Parfait.

Mais Alexis avait l'esprit ailleurs.

Tantôt à l'institut Alderson, où on l'avait placé sans crier gare, l'année de ses onze ans, tantôt aux *Chants des enfants morts* et à la douleur qu'ils ravivaient.